

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 52

Artikel: Les deux mendiants
Autor: St-Georges, L. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES DEUX MENDIANTES

(Suite et fin)

« Mais nous sommes toutes les deux de Belmont », reprit la vieille, en retenant avec peine sa joie fausse et méchante.

L'autre la considéra avec surprise. C'était vrai, elle était bien de Belmont; des souvenirs pénibles du village natal lui revinrent en foule à la mémoire.

« Tu es la fille du meunier et tu avais marié François Tesse, dit la mendiante, et tu as eu quatre enfants. Crois-tu maintenant que je te connaisse? »

« Je te crois, dit-elle sourdement, et plus bas encore elle ajouta: mais toi, qui es-tu? »

« Fanny Guex, répondit l'astucieuse en riant, je t'ai reconnue dès le premier jour. Tu n'as jamais été belle, va, et tu n'as pas beaucoup changé. »

Un nuage lui voilait les yeux, sa respiration se faisait haletante, des souvenirs lointains qu'elle croyait si bien ensevelis s'agitaient comme des spectres, elle étouffait comme si une main de fer l'eût saisie à la gorge. C'était avec cette femme que sa vie de malheur avait commencé. De bonne maison, née de parents honnêtes, elle savait travailler.

Elle s'était mariée ayant une jolie dot et avait donné quatre enfants à son mari. Mais cette femme, cette Fanny était venue, qui tournait la tête à tous les hommes et lui avait pris le sien qu'elle aimait de toute son âme. Dès cette connaissance il avait complètement changé, était devenu libertin et dépensier, mais surtout méchant envers sa femme et ses enfants. Oui elle la reconnaissait bien maintenant à ses yeux insolents, à sa voix fausse, douceuse, pleine de carresse encore. C'était bien ces yeux, cette voix qui avaient su attirer son mari, car elle avait été jolie dans le temps la Fanny, jolie et désirable. Tous ces souvenirs, en remontant au cœur de l'octogénaire misérable, y firent refluer la jalousie d'antan, les colères et les douleurs d'autrefois.

« Tais-toi, dit-elle en soulevant d'un air menaçant sa lourde béquille. Tais-toi, il ne doit plus rien y avoir de commun entre nous. »

Mais l'autre continua de plus belle à envenimer la plaie en parlant de sa voix mielleuse. « Ecoute, Lisette, c'est si vieux cela! Qu'il m'ait mieux aimé que toi, qu'est-ce que cela fait à présent? Et il ne t'a pas mariée par amour, pas du tout, il me l'a dit plus de mille fois. Il a voulu faire un bon parti, voilà! Si tu n'avais pas été une riche héritière, tu n'aurais jamais eu ce beau garçon. Tu n'as jamais été jolie et tu sais, les enfants cela n'embellit pas non plus. Tu ne savais pas plaire aux hommes. Aucun n'a été fou de toi. Tu ne comprenais pas. Est-ce vrai, Lisa? »

Sur la dalle on entendait résonner furieusement la béquille.

« Tais-toi, Fanny, tu pourrais t'en repentir. »

Les vieilles blessures se rouvraient dans son âme. Elle le savait bien qu'il ne l'avait pas épousé par amour et cette pensée lui avait toujours été cruelle, mais se l'entendre dire par cette Fanny, savoir qu'il le lui avait dit et répété. Oh non. Et cependant elle l'avait aimé passionnément, son homme. Et puis tout ce qui s'en était suivi, la discorde à la maison, la ruine, parce qu'il donnait tout son gain à l'autre. Enfin

un beau matin le mari partit avec la Fanny, lui laissant les enfants sur les bras. Lorsqu'elle l'abandonna peu après il avait mal tourné, puis était mort. Elle, avec ses quatre mioches, ruinée, endettée même, s'était traînée misérablement à travers la vie; toujours au travail et à la peine, rien que soucis et misère. Deux enfants moururent après une longue maladie. Les deux autres furent comme le père, égoïstes et dissipateurs. Laisant travailler leur mère; ils en profitaient et quand, vieille et invalide, elle ne put plus rien leur donner, ils la quittèrent et ne donnèrent plus signe de vie. La vieille n'eut plus qu'à venir mendier son pain à la porte de l'Eglise.

Et elle avait devant elle cette femme qui avait été la cause de son malheur, qui sait, sans elle comment la vie aurait tourné, si le père était resté et lui avait aidé à élever ses enfants qui sait la vie alors lui eut été plus belle et moins pénible.

Fanny continuait de ricaner « Sais-tu, Lisa, je n'y tenais pas tant à ton mari, un certain temps je l'ai aimé, mais surtout j'avais tant de plaisir à te l'enlever; cela a toujours été ma passion. Plus tard je l'aurais renvoyé bien volontiers, mais il ne voulait pas, alors je l'ai planté là et suis partie... Je me suis bien amusée, Dieu merci, jamais de travail à quoi bon s'éreinter, aujourd'hui j'ai des économies et je sais plaire aux gens; autrefois c'était aux hommes maintenant c'est aux femmes. C'est tout le secret du succès, plaire aux gens — ?? »

L'autre ne dit rien, mais regarde fixement la barde. Madame la Comtesse arrivait. Accablée de tout ce qu'elle venait d'entendre la vieille Lisa n'eut pas la force d'un mouvement et dû s'appuyer sur sa béquille. Fanny s'avance vers la dame charitable flatteuse et souriante comme toujours. La Comtesse s'arrêta, lui demanda aimablement comment elle se portait, lui donna son aumône, et passa outre, sans regarder l'autre personne.

Dès qu'elles furent seules, Fanny eut un rire de triomphe.

« Cela te fâche, hein! Il y a vraiment de quoi, tu me trouves toujours sur ton chemin et toujours je prends ta place » et d'un ton changé elle ajouta « Pourquoi me regardes-tu ainsi? que veux-tu? »

Lisa était devant elle toute frissonnante; convulsivement elle étreignait sa lourde béquille prête à la lever sur la tête de son adversaire. Ses yeux fauves jetaient des éclairs farouches; de sombres pensées s'accumulaient dans son cerveau. Devait-elle d'un coup de béquille anéantir sa cruelle ennemie? L'occasion était favorable. Tout à coup, de l'église s'éleva un chant suave qui frappa son oreille: « Aimez vos ennemis et ceux qui vous persécutent ». Lisa tremblait de tout son corps; impuissante, elle laissa tomber sa béquille. C'est à Dieu qu'appartient la vengeance, murmura-t-elle distinctement, et elle s'en alla lentement, se traînant avec peine, heureuse de cette victoire éclatante qu'elle venait de remporter sur elle-même.

L. de St-GEORGES.



Nuit de Noël au bord de la mer